

BHL
Hou...

TRIBUNE

HALTE A LA BARBARIE !

Lorsque plusieurs livres paraissent en même temps sur le même sujet, ce n'est pas seulement pour faciliter la tâche de Bernard Pivot. Les livres, du moins ceux qui méritent ce nom, sont des signes ; ils fixent notre regard sur des réalités que le changement accéléré des modes et des mœurs ne nous permet pas d'observer, de même que, dans un film policier, la projection s'arrête sur un épisode, sur un visage qui nous livrent la clé de l'énigme. En trois mois sont parus trois livres qui, avec une approche et des accents différents, disent en somme la même chose : *La barbarie*, de Michel Henry (1), *Bouillon de culture*, de Bruno Lussato et Gérard Messadié (2), *La défaite de la pensée*, d'Alain Finkielkraut (3). Et un quatrième, *L'éloge des intellectuels*, de Bernard-Henri Lévy (4), que je cite seulement parce que la reconversion à la culture sérieuse de ce metteur en scène des idées nous assure que le vent est en train de tourner.

Impossible de rendre compte en quelques lignes de ces ouvrages ; signalons seulement leur point de rencontre. Michel Henry : « Nous entrons dans la barbarie. (...) Ce n'est pas seulement d'une crise de culture qu'il s'agit, mais de sa destruction. » Alain Finkielkraut : « La barbarie a donc fini par s'emparer de la culture. » Plus brutal encore, Bruno Lussato parle d'« indigence mongolienne » et d'« équarrissage intellectuel ». Diagnostic également sévère ; pronostic également pessimiste. Nos trois auteurs désignent comme causes principales du mal la massification de la culture et le remplacement de la notion classique de culture par la notion anthropologique : est désormais « culturel » tout ce qui émane d'un groupe humain - un tam-tam vaut une symphonie, une hutte vaut une cathédrale et, comme on peut le constater au musée d'Orsay, les pompiers valent les impressionnistes. La culture, qui était une hiérarchie de valeurs et de

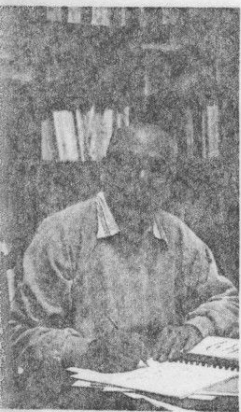
goûts, jalonnée de chefs-d'œuvre consacrés, devient un bazar où chacun prend ce qui lui plaît. Il n'y a plus de jugement, plus d'apprentissage, plus de pèlerinage ; il n'y a que de la consommation...

Ce haut-le-cœur est daté : il survient après cinq années d'une politique menée par Jack Lang, lequel a élevé à la dignité culturelle des domaines tels que la mode des couturiers, la bande dessinée et le clip vidéo qui, dans la conception traditionnelle, n'en relevaient pas. L'intention était certes démocratique, mais, dans un pays où l'Etat donne le ton, cette promotion, combinée avec l'affaiblissement de l'enseignement et l'expansion de l'audiovisuel, a encouragé l'idéologie du « n'importe quoi », qui s'exprime par exemple dans ce projet des « folies » de La Villette, où il est prévu d'effacer chaque soir les « créations » dont le public aura orné les murs... Alors que notre culture lettrée basculait dans l'image et l'apologie de la technique, il appartenait à l'Etat de corriger le mouvement plutôt que de l'encourager.

Il est normal que, à une époque où le bac n'est plus l'apanage d'une élite, on s'attarde moins sur Boileau et sur Lamartine. Mais il est dangereux de laisser croire que tout le monde peut être créateur et qu'on peut se faire une culture rien qu'en regardant la télévision. Si, comme le prévoient les milieux compétents, les enfants français regardent la télévision, dans quelques années, sept heures par jour en moyenne (on en est à près de quatre heures), il faut s'inquiéter de ce qu'ils auront dans la tête. Quelles que soient les merveilleuses promesses de nos « mieux-disants culturels », leurs chaînes, pour survivre, iront forcément au plus facile et au moins cher, c'est-à-dire qu'elles diffuseront de plus en plus de films américains et de médiocrités produites en série. C'est déjà ce qui arrive avec la cinquième chaîne.

(1) Grasset. (2) Laffont. (3) Gallimard. (4) Grasset.

La culture
devient
un bazar où
chacun
prend ce qui
lui plaît



PAR
JEAN-MARIE
DOMENACH